LETTRE À UN AMI

Te rappelle-tu le chemin,
Où les buissons de grand matin
S'emplissaient d'un joyeux murmure,
Où j'ai, plus d'une fois songeur,
En écoutant battre son cœur,
Mis ma lèvre à sa lèvre pure ?

Ce sentier, que tu connais bien,
Ce sentier pour moi n'est plus rien ;
Je veux l'éloigner de mes rêves,
Ce sentier vert, où ses propos,
Comme des papillons éclos,
Me faisaient les heures si brèves !

Dans la ramure les pinsons
Accompagnaient de leurs chansons
Ses éclats de rire sonore !....
Tout cela, rire, chant, gaîté,
Serments faits pour l'éternité,
A passé comme un météore.

Et quoiqu'un autre été déjà
Soit revenu se poser là,
Sur le berceau de mes sourires,
Qu'août ait réveillé sous bois,
Aux sons criards des vieux hautbois,
Et ses nymphes et ses satyres,

Crois-moi, ne m'y ramène plus ;
J'ignorerai que j'y reçus,
Tremblant, sa première caresse,
Car au fond de ce chemin creux,
Tout plein de ses fatals aveux,
Dort le rêve de ma jeunesse.

Depuis que je n'ai plus son cœur,
La route aujourd'hui me fait peur ;
Je ne veux plus y redescendre,
Ne m'en reparles plus jamais,
Ne me dis pas que je l'aimais,
Je crains qu'elle puisse t'entendre.

Si le sort y conduit tes pas,
O mon ami, n'éveille pas
L'écho de nos amours passées ;
Laisse les morts en paix dormir,
Laisse le gazon s'épaissir
Sur la tombe de mes pensées.

Emporte mon cœur avec toi ;
N'a-t-il pas là reçu sa foi ?
Hélas ! tout brisé qu'il peut être,
Il y reconnaîtra le lieu,
Où son baiser m'en fit l'aveu....
Elle s'en souviendra peut-être.

Peut-être aussi quelque soir
Elle y reviendra sans savoir,
Du passé soulevant les voiles,
Pleurer une dernière fois
Sur nos amours purs d'autrefois,
A la clarté d'or des étoiles.

NOEL PAYS.

Montréal, 20 août 1884.

BAZAINE À GRAVELOTTE

Au rédacteur du MONDE ILLUSTRÉ

Mon cher ami.

Nous voici arrivés au moment des anniversaires de l'Année Terrible, et comme vous m'avez demandé une anecdote personnelle quelconque pour cette époque, je vous dirai que je n'ai que l'embarras du choix ; car les évènements précipités de la campagne franco-prussienne se sont gravés profondément dans la mémoire de ceux qui ont assisté aux différentes phases de cette lutte héroïque d'une poignée de jeunes soldats, commandés par des chefs inhabiles, (quand ils n'étaient pas remplis de mauvaise volonté ou traîtres à leur pays) contre cette organisation militaire si formidable, se préparant à la revanche d'Iéna depuis plus de soixante ans et épiant chaque occasion pour terrasser et étrangler son ennemi naturel, la France.

***

Vous rappelez-vous, mon cher ami, pendant nos vacances, quand nous passions notre temps à écouter les récits des vieux de la vieille, débris respectés de nos anciennes gloires, comme nous les écoutions bouche béante, pleins d'admiration pour ces géants qui, eux, avaient connu les ennemis de la France et avaient appris à les battre sur maint et maint champ de bataille, depuis les Pyramides jusqu'à Waterloo. Ils connaissaient, eux autres, les Prussiens, les Russes, les Autrichiens, les Espagnols et les Anglais ; toutes ces nations-là avaient passé sous leur férule. Quand ils nous parlaient de nos grands hommes de guerre d'Alsace-Lorraine, des Kleber, Kellermann, Mouton, Rapp, Lefebvre, Schramm, Ney, le brave des braves, et surtout du Petit Caporal ; quand ils nous vantaient les talents et les vertus de leurs chefs ; quand ils nous apprenaient à haïr les ennemis de la France, alors ces pauvres vieux perclus, criblés de blessures, rajeunissant dans leur chauvinisme et leur amour ardent pour la France, auraient été capables de reprendre la tête de leurs colonnes et de remarcher au feu. Combien d'entre nous, électrisés par leur exemple, s'endormaient-ils le soir, rêvant le sort de Marceau et de Hoche, et si jamais l'ennemi devait se présenter sur nos frontières, comme nos anciens nous jurions, nous, gamins, de défendre notre pays, et certes l'on ne devait pas trouver de traîtres parmi nous.

***

Heureusement, la plupart de ces vieux compagnons qui égayaient notre jeunesse étaient morts quand nous commencions à devenir des hommes, Dieu ayant pitié d'eux, leur a épargné la suprême douleur et le chagrin de voir une fois encore ces Prussiens qu'ils avaient si souvent battus, rentrer en vainqueurs arrogants sur le sol de la France et la morceler. Oh ! mânes de nos anciens qui reposez sous le sol d'Alsace-Lorraine, dormez en paix, et que le bruit de la botte du reître et le cliquetis de son sabre ne vous réveillent pas ! Mais le jour où la France sera assez forte pour reprendre son bien, oh ! alors réveillez-vous, inspirez-nous de vos vertus afin que nous ou nos enfants ne faiblissions pas à la tâche qui nous incombera !

***

J'ai lu, samedi, un article sur le courage et le sang-froid, par M. Chartrand, lieutenant aux zouaves (un Canadien, celui-là, et un vrai), dans sa chronique : *Voyage autour de ma tente ;* cet article m'a beaucoup frappé par sa justesse et sa véracité, et il m'a rappelé un fait de la journée du 18 août qui confirme la fermeté de nerfs à laquelle un homme peut parvenir par l'habitude de à vivre au milieu du danger.

C'était vers les quatre heures de l'après-midi ; notre régiment, le 1er de ligne, pas mal affaibli par les journées de Borny, le 14, et Rezonville le 16, venait justement de battre en retraite entre les villages de Rozeriulle et Ste-Marie-aux-Chênes, laissant sur le carreau 750 hommes de son effectif et les trois quarts de nos officiers. Les généraux Ladmirault et de Cissey, nos chefs de corps, nous firent coucher le long de la route de Briey, à côté du poteau kilométrique nº 2, venant de Metz. En face de nous, la route de Confleurs à Gravelotte, avec sa rangée interminable de peupliers. Tous ceux qui ont assisté à la bataille de Saint-Privat et de Gravelotte se souviendront de cette rangée de peupliers s'étendant à perte de vue, et derrière laquelle 250 canons prussiens vomissaient la mitraille et semaient la mort. Nos artilleurs, au fur et à mesure qu'ils cherchaient à se mettre en batterie, se faisaient démonter leurs pièces, tuer leurs hommes et sauter leurs caissons de munitions par la supériorité du tir allemand, et, pour comble de malheur, les canonniers de notre corps d'armée, le 4me, engagé depuis 5 heures du matin à 3 heures de l'après midi, n'avaient plus de munitions, et cela à 15 kilomètres de Metz, le centre de toutes les opérations.

***

Couchés comme nous l'étions au bord de la route, le tir ennemi était moins meurtrier, les obus passaient en grande partie par dessus nos têtes sans nous faire grand mal. Par-ci par-là quelque grand cri nous apprenait que l'un ou l'autre de nos compagnons venait de se faire estropier ou avait cassé sa pipe pour passer devant le dernier conseil de Révision.

Tout à coup on sonne la générale, et *il* arrive avec son état major, *lui*, Bazaine, le traître... je ne l'avais jamais si bien vu. Oh ! si on avait pu prévoir ! Mais non, la discipline, le conseil de guerre... Cela ne fait rien, mon cher ami, c'est dur pour un Alsacien de trouver des qualités à Bazaine. Il fait sonner les trompettes, nous ordonnant de nous recoucher dans notre position première. A peine couché, un obus passe audessus de ma tête en ronflant (et je vous assure que je l'ai salué sans honte, celui-là, en m'enfonçant le nez dans la terre), et s'en va éclater à vingt-cinq pas en arrière, au milieu des chevaux composant l'escorte du maréchal. *Lui*, droit et ferme sur son cheval de combat, la lunette à l'œil, n'a pas sourcillé. Une demi minute après un deuxième obus tombe sur le poteau kilométrique dont j'ai parlé plus haut, le brise, tue trois ou quatre hommes et autant de chevaux, plus un officier de l'état major à côté de Bazaine, qui, aussi tranquille que dans une loge d'opéra, ne bougea pas et ne changea pas son attitude de statue équestre. Au bout d'un moment, rentrant tranquillement sa lunette dans son étui et se retournant, il eut seulement alors l'air de s'appercevoir du dégât causé et de la perte de son officier d'état major. Il mit son cheval au petit galop et dit à ses officiers : " Je crois que ça va chauffer, messieurs," puis il donna des ordres au père Ladmirault qui nous envoya, avec le 6me et le 12me chasseurs, déloger les Prussiens de la ferme de Moscou et leur prendre quatre canons que nous ne devions, hélas ! pas conserver.

***

Comment appelez-vous cela, du courage ou de la lâcheté ? Concluons plutôt que si l'homme était vil et lâche au moral, il avait, comme dirait le lieutenant Chartrand, physiquement du nerf et du sang-froid. Bien à vous,

JULES HIRTZ.

Montréal, 18 août 1894.

LE FRÈRE IRLIDE

(Voir gravure)

Le Frère Irlide, supérieur général des Frères de la doctrine chrétienne, vient de s'éteindre après une année de cruelles souffrances supportées avec le courage du chrétien, dans la Maison-Mère de la rue Oudinot, à Paris. Cette perte est douloureusement sensible à tous les membres de la grande société que le saint homme dirigeait avec tant de zèle et d'habileté depuis la mort du Frère Philippe, auquel il avait succédé. Les moments sont durs pour ces pieux éducateurs de la jeunesse ; le général qui commandait ces légions meurt en bataillant, la croix d'une main, le bon droit de l'autre, laissant un bel exemple de fermeté et de sagesse à celui qui va lui succéder dans sa bienfaisante mission.

Le Frère Irlide, de son vrai nom Jean-Pierre Cazaneuve, est né en 1813, dans un village du Béarn. Il avait soixante-et-onze ans. Il débuta à Toulouse, puis après avoir dirigé quelques pensionnats importants, il fut nommé visiteur de toute la province dont Bayonne est le chef-lieu.

Plus tard, le Frère Philippe, ayant à déléguer auprès de Pie IX un des siens, chargea de cette haute mission le Frère Irlide.

Celui-ci, qui parlait couramment toutes les langues étrangères, pouvait en effet rendre à Rome de grands services à la Congrégation, en la recommandant dans la langue nationale aux gouvernants des différents pays. Plus d'une fois le Frère Irlide eut l'honneur d'être admis à la table du Saint-Père qui, n'ayant jamais eu qu'à se louer de lui, l'embrassa en pleurant quand le délégué eut accompli sa mission et dut retourner en France.

Le Frère Irlide est mort dans la chambre même où sont morts ses deux prédécesseurs. Une toute petite pièce n'ayant pour ainsi dire pas de meubles. Un lit en sapin sans sommier, une chaise de paille, une armoire, une table de toilette en bois blanc, et voilà tout. Sur le mur, au-dessus du chevet, appendait le crucifix qui est aujourd'hui placé sur la poitrine du Frère Irle.

Les obsèques ont eu lieu à l'église Saint-François-Xavier avec la simplicité réclamée par sa volonté formelle, mais la foule de ceux qui sont venus rendre hommage à sa mémoire était innombrable.

Nous croyons répondre au désir de tous en publiant l'image vénérable de ce digne religieux.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les piqûres de guêpes sont très douloureuses et peuvent occasionner des troubles graves.

Il faut, si le dard est dans la plaie, le sucer et y introduire un peu d'alcali volatil.

Il est un autre remède qui consiste à mettre quelques petits morceaux de chaux dans un verre d'eau, c'est un moyen plus sûr que l'ammoniaque, moins douloureux et plus aisé à se procurer.

La lotion à l'eau de chaux fait rapidement disparaître la douleur et le gonflement.—OCTAVE SULLY